



**HAL**  
open science

## La science forestière et la xylogologie au VIII<sup>e</sup> Congrès international de Botanique

Philibert Guinier

► **To cite this version:**

Philibert Guinier. La science forestière et la xylogologie au VIII<sup>e</sup> Congrès international de Botanique. Revue forestière française, 1955, 4, pp.249-257. 10.4267/2042/27079 . hal-03384001

**HAL Id: hal-03384001**

**<https://hal.science/hal-03384001>**

Submitted on 18 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dans ce numéro: Ph. GUINIER: La science forestière et la xylogologie au VIII<sup>e</sup> Congrès International de Botanique. — G. GRIVAZ: Les ventes de coupes de bois de l'exercice 1954 dans les forêts soumises au Régime forestier. — J. POURTET et P. TURPIN: Quelques enseignements forestiers de l'arboretum des Barres. — R. JOLAIN: Le Congrès forestier mondial de Dehra-Dun.

## LA SCIENCE FORESTIÈRE ET LA XYLOGOLOGIE au VIII<sup>e</sup> Congrès international de Botanique

Du 2 au 14 juillet 1954 s'est tenu à Paris le huitième Congrès international de botanique qui a réuni environ 2 500 participants venus de tous les points du globe. La botanique comprend actuellement un si grand nombre de branches, la spécialisation est devenue telle, parmi les professionnels comme parmi les amateurs, que l'on doit, dans un congrès, prévoir des sections correspondant aux diverses disciplines: le huitième congrès en comprenait 27. Pour des forestiers, le fait intéressant est l'existence d'une section de botanique forestière divisée en deux sous-sections: une sous-section de botanique forestière générale avec distinction des questions concernant les forêts des pays tempérés et de celles relatives aux forêts des pays chauds et une sous-section réservée à l'anatomie du bois. Dans chaque sous-section, un certain nombre de sujets avaient été spécialement inscrits à l'ordre du jour. En outre étaient prévues des séances communes à la section de botanique forestière et à diverses autres sections qui donnèrent lieu à des colloques permettant des échanges d'idées entre botanistes spécialisés et forestiers.

Réserver une part à la forêt et au bois dans un congrès de botanique est chose assez récente. Pour la première fois, en 1950, sur l'initiative du professeur BJORKMANN, de l'Ecole forestière suédoise, une section de botanique forestière était prévue au septième Congrès international à Stockholm. L'affluence, au récent congrès, de forestiers de divers pays et de botanistes s'intéressant spécialement, à des titres divers, aux végétaux ligneux et à la forêt, a bien justifié une telle mesure. C'est le témoignage d'un changement d'orientation survenu depuis un certain nombre d'années chez les forestiers comme chez les botanistes.

### BOTANIQUE ET FORESTERIE

#### **Le passé**

#### *Comment les forestiers comprenaient la botanique*

Pendant longtemps foresterie et botanique ont évolué sans aucun point de contact. Botanistes et forestiers s'ignoraient, les premiers

ne s'occupant guère plus de l'arbre et de la forêt que les seconds ne se souciaient de l'étude scientifique des végétaux. Les forestiers se contentaient d'une connaissance pratique des grandes espèces ligneuses au sens très large, linnéen, du mot. C'est là d'ailleurs la ligne de conduite nettement tracée par PARADE (1) qui déclare qu'il n'a pas l'intention d'examiner en détail les caractères botaniques des essences et ajoute, en note, cette remarque significative que « ces connaissances ne sont pas indispensables pour l'intelligence des règles de la culture des bois » et que « les forestiers praticiens les possèdent en général à un degré suffisant ». On se préoccupait encore moins de connaître les arbrisseaux et les plantes herbacées LORENTZ a déclaré « qu'il avait négligé toutes les plantes qui ne peuvent atteindre une existence séculaire » (2). Quand on sait combien a été puissante et prolongée l'influence de LORENTZ et surtout de PARADE, son continuateur, sur les forestiers français du XIX<sup>e</sup> siècle, on comprend l'attitude indifférente, sinon hostile qui a été longtemps la leur vis-à-vis de l'étude des plantes (3). On s'explique aussi la singulière appréciation de ce conservateur qui, vers 1862, notait ainsi un jeune garde général qui n'était autre que FLICHE, qui devait plus tard professer la botanique à l'École: « s'occupe de choses étrangères à son métier, notamment de botanique ». Dédaignant l'étude des caractères des arbres, les forestiers n'avaient guère souci d'approfondir les questions complexes de leur fonctionnement physiologique, d'ailleurs bien peu étudiées à l'époque par les botanistes. D'autre part, si, d'assez bonne heure, on s'est préoccupé des dégâts que peuvent causer les insectes, la notion de maladies des arbres a été longtemps inexistante; il est vrai que, de leur côté, les botanistes sont venus assez tardivement à la pathologie végétale. Quant à l'étude de ce produit essentiel de l'arbre, le bois, il importe de remarquer qu'elle a été largement inaugurée il y a déjà un siècle, par Auguste MATHIEU, du point de vue anatomique comme du point de vue technologique. Mais son enseignement a trouvé peu d'écho chez les forestiers praticiens qui avaient coutume de se désintéresser de l'arbre dès qu'il était désigné pour l'abattage, comme d'ailleurs, il faut le dire, chez les usagers du bois.

(1) LORENTZ et PARADE. Cours élémentaire de culture des bois. *Editions successives*.

(2) TASSY, Lorentz et Parade (Revue des Eaux et Forêts, T. V, 1866).

(3) Cependant un Directeur général des Forêts, GRAVES, en fonctions de 1854 à 1857, a été un des membres fondateurs de la Société botanique de France. Venu de l'administration préfectorale, ce n'était pas un forestier de carrière. Il y a eu aussi autrefois quelques rares forestiers s'intéressant à la botanique: des systématiciens collectionneurs comme MARCILLY (21<sup>e</sup> promotion), GOMONT (35<sup>e</sup> promotion) qui a laissé un nom en algologie, DEFLERS (41<sup>e</sup> promotion), botaniste explorateur, qui a étudié la flore de l'Arabie. Il est juste aussi de citer quelques précurseurs qui ont montré l'importance de l'étude de la flore des forêts, BÉRAUD, FRÉDÉRIC JOLYET (28<sup>e</sup> promotion), ERNEST GUINIER (35<sup>e</sup> promotion).

Cependant, par nécessité de métier, les forestiers avaient été amenés à s'intéresser aux relations des arbres avec le milieu, à définir ce qui a été appelé le tempérament, les allures forestières des essences : ils ont ainsi fait de l'écologie avant que cette discipline ne soit constituée. De même, ne pouvant agir sur la forêt qu'en orientant dans un sens favorable son évolution, ils ont été les premiers à étudier, en des cas particuliers, la dynamique des groupements végétaux. Mais, ainsi que le déclarait naguère un vieux forestier, opposé à tout enseignement de la botanique à l'École, on considérait que de telles connaissances font partie de la sylviculture. Cette manière de juger inutile la botanique était, jusqu'à un certain point, justifiée à un stade où la botanique, trop exclusivement orientée vers la systématique, ne fournissait pas au forestier de données utiles sur la vie de l'arbre et de la forêt.

Mais le malentendu a continué lorsque, dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, la physiologie végétale a progressé et que, d'une manière générale, la conception biologique s'est imposée dans les sciences de la nature. Parmi les forestiers, la mentalité d'indifférence ou de dédain vis-à-vis de la botanique a persisté : l'auteur de ces lignes, qui a connu les générations de forestiers en service au début du XX<sup>e</sup> siècle, en a éprouvé les effets. Cette même mentalité régnait lorsque, tardivement, on a songé à mettre rationnellement en valeur les forêts des territoires d'outre-mer. A l'exposition coloniale de Marseille, en 1906, un des premiers forestiers qui ait été en service en Indochine répondait à un visiteur qui, en présence d'un échantillon de bois, énonçait le nom botanique de l'essence : « Nous ne sommes pas des savants en *us* ». On juge de ce que un forestier, nanti de tels préjugés, pouvait faire dans une forêt tropicale aux multiples essences, parfois indéterminées, dont on ne connaissait pas l'écologie et qui fournissaient des bois dont on ignorait les propriétés.

Cette indépendance, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, de la foresterie et de la botanique que l'on observe en France, se retrouve aussi en Allemagne. On peut invoquer à cet égard le témoignage d'un forestier botaniste de grande valeur, Robert HARTIG, qui, en 1890 (1) jugeait nécessaire d'insister sur l'utilité de la botanique comme base de la sylviculture. Il déclarait que « l'étude des conditions d'existence des arbres, de leur nutrition, les règles de traitement des forêts et la connaissance de l'influence de ce traitement sur la quantité et la qualité des bois, tout cela est du domaine des recherches botaniques » ; il concluait « qu'un forestier sans instruction botanique fondamentale et réciproquement un botaniste sans éducation forestière ne peuvent arriver à rien pour la solution de ces questions ».

(1) Robert HARTIG. Das Studium der Botanik an forstlichen Lehrenanstalten (*Zeitschrift für Forst- und Jagdwesen*, 22, 1890).

*Comment les botanistes envisageaient la forêt.*

Les forestiers sont donc restés longtemps indifférents à la botanique; mais quelle a été, et quelle est encore, la place des arbres et de la forêt dans les préoccupations des botanistes? Il faut reconnaître que les botanistes ont eu et ont parfois encore une certaine tendance à négliger l'étude des arbres. Du point de vue systématique, les végétaux ligneux ont peu retenu leur attention. « Par un tort commun à la grande majorité des botanistes, — écrit ROYER en 1883, — l'attention, même au sein des bois, se porte toujours presque exclusivement sur les plantes herbacées » (1). Récemment, en 1952, GENTY (2) avoue que « les botanistes, en général, ne s'intéressent pas aux arbres ». Il est vrai qu'il ajoute cette réciproque: « et les forestiers, à part des exceptions trop rares, ne s'intéressent pas à la botanique ». De fait, on peut trouver dans les recueils botaniques du XIX<sup>e</sup> siècle bien des récits détaillés d'herborisation dans des forêts de types variés dans lesquels il n'est fait nulle mention des essences constituant ces forêts. Actuellement encore, on peut avoir l'occasion de voir, au cours d'une herborisation, un groupe de botanistes passer indifférent au milieu d'arbres intéressants. Cette indifférence des herborisants contraste avec l'attention qu'ils accordent à de minuscules plantes herbacées. Elle trouve son symétrique dans la négligence des systématiciens qui ont consacré peu de travaux à des genres tels que *Quercus* et *Pinus*, tandis qu'abondent les études sur les *Hieracium* ou les *Rubus*. Les arbres n'ont pas davantage retenu l'attention des anatomistes, du moins en France: c'est en Allemagne, où d'ailleurs le grand public s'intéresse davantage à la forêt, qu'ont été publiés les travaux fondamentaux sur la structure du bois et de l'écorce. Actuellement encore, on peut estimer que l'étude de la structure des végétaux ligneux n'a pas, dans l'enseignement supérieur, la place qu'elle mérite. Pour ce qui est de l'enseignement secondaire, les manuels les plus répandus ne donnent à ce sujet que des notions bien insuffisantes, si elles ne sont inexactes. Les problèmes complexes que pose la physiologie des arbres ont été rarement abordés: il faut reconnaître d'ailleurs que l'expérimentation est difficile avec des végétaux de grande taille et de longue durée de vie.

De manière très générale, il y a eu, entre botanistes et forestiers, un manque de liaison préjudiciable aux uns comme aux autres. Déjà en 1866, Arthur GRIS, un des rares botanistes qui se soit intéressé à certaines questions d'anatomie et de physiologie des arbres, s'excusait de n'avoir pas eu connaissance d'un travail antérieur de Théodore HARTIG sur le sujet traité parce que « son mémoire était enfoui dans un journal de sylviculture » (3). De nos jours, quand

(1) ROYER. (*Bull. Soc. bot. de France*, T. 30, 1883, p. 234).

(2) P. GENTY. (*Bull. Soc. linnéenne de Lyon*, 21, 1952, p. 145).

(3) Arthur GRIS. Recherches pour servir à l'histoire physiologique des arbres (*C. R. Ac. Sc.*, 26 février 1866).

s'est développée l'écologie et qu'est née la phytosociologie, le manque de liaison a été parfois cause d'insuffisante documentation, d'incompréhension ou de méprises de la part des botanistes qui n'ont pas su discerner dans la composition floristique ou l'évolution des forêts l'influence modificatrice puissante du mode de traitement, pas plus d'ailleurs qu'ils n'ont parfois compris les particularités déterminées par l'action du pâturage, ce que, depuis longtemps, les forestiers ont appris à leurs dépens. Si la botanique est indispensable aux forestiers, des notions de foresterie ne sont pas inutiles aux botanistes.

*La liaison entre botanistes et forestiers.*

L'indifférence, voire le dédain, des forestiers envers la botanique, la négligence des botanistes en matière forestière, sont essentiellement choses du passé : un changement s'est produit dont le début se situe au commencement du xx<sup>e</sup> siècle. En France, on peut noter que la modification de la mentalité des forestiers vis-à-vis de la botanique coïncide avec le moment où la plupart d'entre eux ont reçu, antérieurement à leurs études forestières, une formation biologique. Mais une cause plus générale résulte du changement de tendance survenu en botanique. Cessant de ne considérer les plantes que du point de vue systématique, renonçant à ne voir dans l'herborisation qu'une récolte d'échantillons, les botanistes ont porté leur attention sur les relations des plantes avec le milieu, ainsi que sur la composition et les modifications des groupements qu'elles constituent. En cela, ils rejoignaient certaines préoccupations professionnelles des forestiers, qui ont compris que, sous cette forme nouvelle, la botanique pouvait leur être utile. Encore a-t-il fallu que la liaison s'établisse entre botanistes et forestiers. En France ce fut l'œuvre de Charles FLAHAULT ; agissant par ses relations personnelles, par ses démonstrations sur le terrain tout autant, et même plus, que par ses écrits, il a été « le trait d'union entre le monde botanique et le monde forestier qui s'ignoraient » (1). Parmi les forestiers méditerranéens qui ont été en contact avec lui, il a trouvé des disciples enthousiastes et certains de ses écrits (2) ont ouvert les yeux à beaucoup de ceux qui ne le connaissaient pas personnellement. Une évolution semblable s'est manifestée plus tard chez les forestiers nordiques sous l'influence de CAJANDER qui a fondé sur l'étude des associations végétales sa théorie des types de forêts. Avant compris l'intérêt de ces branches de la botanique que sont l'écologie et la phytosociologie, les forestiers sont devenus plus réceptifs vis-à-vis d'autres disciplines telles que la génétique et la pathologie végétale

(1) Cl. BERNARD et Ph. GUINIER. Rapport au Congrès forestier international (16-20 juin 1913), p. 7.

(2) Ch. FLAHAULT. Les limites supérieures de la végétation forestière et les prairies pseudo-alpines en France (*Revue des Eaux et Forêts*, T. 40, 1901).

qui prenaient leur essor. L'idée de l'importance de l'étude détaillée des essences, de la distinction des races s'est peu à peu imposée ; on s'est rendu compte de la gravité possible des maladies des arbres, trop longtemps négligées. Dans un autre ordre d'idées, l'étude de la structure et des propriétés du bois, suscitée, il est curieux de le remarquer, par l'emploi du bois en aviation, a progressé. En cela, l'initiative, en France comme en Angleterre et aux Etats-Unis, est venue des forestiers : les forestiers français doivent garder le souvenir de Marcel MONNIN (1877-1944, 73<sup>e</sup> promotion) qui fut un novateur en xylogie. Désormais les forestiers se sont préoccupés du bois et non seulement de l'arbre qui le produit.

Une conséquence de ce mouvement est que, lorsque, en France, il y a une trentaine d'années, on s'est sérieusement préoccupé de la reconnaissance et de la gestion méthodique des forêts tropicales, les forestiers étaient bien préparés à cette tâche où botanique systématique, écologie et xylogie ont un rôle essentiel. Le corps forestier d'outre-mer compte non seulement des botanistes avertis, mais des spécialistes qui font autorité.

Ainsi s'est ouverte progressivement l'ère d'une foresterie prenant appui sur la connaissance scientifique de l'arbre, de son entourage, de ses relations avec le milieu, aidée aussi par la science du sol, la pédologie. En même temps s'est dessinée une évolution des botanistes qui, étudiant les groupements végétaux, ne pouvaient, quand ils opéraient en forêt, négliger les arbres qu'ils tendent à mieux connaître. De manière générale, entre forestiers mieux informés en botanique et botanistes comprenant mieux les forestiers, la liaison s'est établie. C'est ce stade qu'illustre la collaboration établie au huitième Congrès international de botanique.

### **Le présent**

#### *Les disciplines botaniques et leurs applications forestières.*

La place réservée à la génétique appliquée à la sylviculture et au reboisement est un indice très net du changement dans les idées et méthodes des forestiers. Pour en juger, il suffit de rappeler que, il y a quarante ans, l'existence de races distinctes parmi nos essences était généralement méconnue, que l'on niait l'hérédité des caractères des arbres semenciers, attribuant toutes leurs particularités à l'adaptation à la station et que, par conséquent, l'importance de la provenance des semences était discutée et souvent niée. Cette mentalité est cause de l'existence de trop de peuplements artificiels médiocres, en notre pays et ailleurs. Une évolution s'est produite qui rappelle celle qui a transformé l'agriculture et dont, en France, SCHRIBAUX a été le promoteur : alors que jadis toute la technique agricole visait uniquement à améliorer par le travail du sol et les engrais les conditions d'existence des plantes cultivées, on s'est attaché à amé-

liorer les plantes elles-mêmes. L'idée est maintenant bien admise en sylviculture; choix des semenciers, recherche d'arbres d'élite, production de semences de qualité, création de nouveaux types par hybridation, sont des thèmes devenus familiers: la technique de l'amélioration des arbres forestiers est née et progresse.

La phytosociologie a été à l'origine de ce que l'on peut appeler la conversion des forestiers à la botanique. Mais lorsque cette discipline s'est développée, des divergences se sont accusées entre botanistes et forestiers sur la manière de comprendre l'association végétale. Les phytosociologues sont actuellement pour la plupart ralliés aux méthodes de l'école dite zuricho-montpelliéraine, énergiquement dirigée par BRAUN-BLANQUET. On conçoit l'association de manière assez abstraite comme une entité collective, comparable à l'espèce végétale, que l'on cherche à définir par des caractères constants et l'on vise à établir une systématique des associations comme il existe une systématique des espèces. La définition de l'association repose sur l'établissement d'inventaires, de « relevés sociologiques » très complets comportant toutes les espèces observées. L'association est envisagée en elle-même et dans ses rapports avec les associations analogues plus que dans ses relations avec le milieu. Certains faits particulièrement frappants, tels que l'abondance d'une espèce, témoignage de sa vitalité et de sa pleine adaptation au milieu, sont négligés; l'essence dominante dans une forêt peut n'avoir pas droit à une considération spéciale. Le forestier au contraire, se plaçant nécessairement du point de vue pratique, recherche dans l'étude statique de la végétation des indications sur les essences les mieux adaptées à la station et sur le traitement à leur appliquer. On ne peut exiger de lui, d'autre part, d'être un botaniste confirmé et de se livrer à une étude minutieuse de la végétation herbacée. Pour lui, la présence de quelques espèces caractéristiques, d'espèces « réactifs », en relation normalement avec une essence est un utile indice des chances de réussite de cette essence; la constatation de l'abondance d'une espèce, même banale, peut le renseigner de manière précise sur certaines particularités, favorables ou défavorables, du sol. Pour l'étude dynamique des associations, les points de vue diffèrent aussi. Les phytosociologues ont en vue le « climax », l'état d'équilibre idéal qui tendrait à s'établir sous la seule action des forces naturelles. Les forestiers, soucieux d'obtenir une forêt productive, recherchent volontiers un « paraclimax », un état d'équilibre plus ou moins artificiel provoqué par l'action humaine, mais qui peut se maintenir tant que s'exerce cette action: le taillis-sous-futaie, la futaie régulière de chêne, en sont des exemples typiques.

On conçoit que de telles divergences de vues aient pu provoquer de la part de phytosociologues animés de cette foi quelque peu intransigeante qui est le propre des adeptes d'une théorie nouvelle, et

d'ailleurs mal informés des questions forestières, des réactions assez vives et, en particulier, une critique assez acerbe de « l'enseignement officiel » (1) « Forestiers et phytosociologues ne parlent pas le même langage, donc se comprennent mal ». Il faut en prendre son parti : le forestier, au risque d'être considéré comme schismatique, ne peut voir la forêt sous le même jour que le phytosociologue de stricte obédience. La phytosociologie forestière, orientée vers la pratique, doit avoir son individualité : Mais, contrairement à des prévisions pessimistes, cette divergence nécessaire de vues ne saurait « entraver l'établissement d'une collaboration étroite, dénuée de toute méfiance, indispensable dans l'intérêt même de la sylviculture ». Il est possible de s'entendre : le colloque qui a réuni forestiers et phytosociologues en a fourni la preuve. L'opinion a été émise que l'étude des associations doit reposer sur l'écologie et il est à noter que la conception qui semble avoir prévalu s'apparente assez nettement à la notion de type de forêt, esquissée par FLAHAULT et formulée par CAJANDER.

Dans le vaste domaine de l'écologie appliquée à la sylviculture, des contributions intéressantes ont été apportées sur les sujets inscrits au programme. L'influence de la lumière sur la végétation forestière, qui préoccupe depuis longtemps les forestiers et où apparaît clairement la relation de dépendance entre écologie et physiologie, a été exposée à propos de l'action du couvert. Par contre, la question du photopériodisme, dont l'importance apparaît pour les arbres forestiers comme pour les autres végétaux, n'a pas été évoquée. L'action des herbivores est un facteur écologique que négligent volontiers les botanistes et dont les forestiers, cependant habitués à en subir les conséquences dans leurs plantations, ne soupçonnent pas toujours la puissance. La véritable résurrection de certaines espèces herbacées dans des pâturages du Maroc soumis de longue date à l'action intense du bétail et mis en défends a étonné tout autant que la facile régénération, à la suite de la disparition du lapin, dans des forêts où il était admis que, pour d'autres causes écologiques, cette régénération était presque impossible. On sait quelle importance a pris l'étude de l'évolution du sol en relation avec celle de la végétation forestière. Des exposés résultant d'observations faites dans des contrées diverses par le climat et la roche-mère ont mis en évidence la notion de « climax » du sol et permis de préciser comment, sous l'action humaine, le sol climacique se dégrade. Inversement, des exemples ont été donnés de la régénération, par un peuplement forestier, de sols dégradés.

Le temps n'est plus où les forestiers restaient indifférents devant les dégâts causés par les champignons qui attaquent les arbres ou altèrent le bois : l'affluence de pathologistes forestiers venus de divers

(1) M. GUINOCHET. Phytosociologie et sylviculture (*Bul. de la Soc. for. de Franche-Comté*, XXVI, 1947, p. 152).

pays en a été la preuve. C'est que le danger augmente et que les pertes s'aggravent. L'extension des peuplements artificiels, où les arbres, qui ne sont pas toujours placés dans les meilleures conditions écologiques, sont plus réceptifs, la dissémination de plus en plus aisée, grâce à la rapidité des moyens de transport, des germes de champignons qui, installés sur des hôtes nouveaux, peuvent devenir redoutables, sont des causes sérieuses d'inquiétude : des exemples convaincants ont été cités. D'autre part, le bois a pris trop de valeur pour qu'on accepte de le laisser se détériorer par l'action des champignons lignicoles. Rechercher des types d'arbres résistants, étudier des moyens de défense curatifs ou préventifs est une tâche qui s'impose désormais aux forestiers. Pourquoi, sur ce point, la France se trouve-t-elle en retard, alors que dans toutes les stations de recherches forestières étrangères la pathologie forestière est l'objet d'études suivies ?

C'est une curieuse et bien complexe question que celle des mycorhizes, dont le rôle dans la nutrition des arbres forestiers est parfois capital, toujours utile. L'importance du sujet a justifié l'existence d'un colloque qui a été très suivi. Les recherches dont les résultats ont été exposés ont apporté certaines précisions sur le rôle physiologique des mycorhizes.

Rattachée à la section de botanique forestière, le congrès comportait une sous-section consacrée à l'anatomie du bois. Sur ce point on doit enregistrer de remarquables progrès. L'anatomie du bois a pris rang comme branche autonome de l'anatomie végétale ; une Association internationale des anatomistes du bois fonctionne depuis une vingtaine d'années. L'étude de l'anatomie du bois est poursuivie essentiellement dans un but pratique : identification des bois commerciaux, recherche des relations entre la structure et les propriétés physiques ou mécaniques, étude de la dépendance entre les conditions de croissance des arbres et les particularités du bois. A cela se joint ce que l'on peut appeler l'anatomie pathologique du bois, l'étude des anomalies et de leurs conséquences. Mais, de plus, l'anatomie du bois trouve des applications en botanique pure : on fait appel au plan ligneux pour caractériser les genres et les espèces et pour identifier des restes fossilisés de végétaux ligneux.

Assez nombreux étaient les forestiers français qui ont suivi les diverses séances et les excursions du congrès. Certains d'entre eux avaient un rôle important : M. R. ROL assumait le secrétariat pour les forêts des régions tempérées, M. A. AUBREVILLE pour les forêts des régions chaudes, MM. P. BOUVAREL, E. LACHAUSSÉE, J. POURTET, Ph. DUCHAUFOUR ont eu les fonctions de rapporteurs. D'autre part, M. Didier NORMAND, ancien élève de l'École des Eaux et Forêts, chef de la division d'anatomie du bois du Centre technique forestier tropical, était secrétaire de la sous-section d'anatomie du bois. Ce sont les auteurs des comptes rendus détaillés qui suivent.

Ph. GUINIER.